

Traian (Sandu), *Illusions de la Puissance, Puissance de l'illusion. Historiographies et histoire de l'Europe Centrale dans les relations internationales de l'entre-deux-guerres*

Paris : L'Harmattan (« Cahiers de la nouvelle Europe »), 2005, 300 p.

Joseph Krulic



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/balkanologie/1990>
DOI : 10.4000/balkanologie.1990
ISSN : 1965-0582

Éditeur

Association française d'études sur les Balkans (Afebalk)

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005
ISSN : 1279-7952

Référence électronique

Joseph Krulic, « Traian (Sandu), *Illusions de la Puissance, Puissance de l'illusion. Historiographies et histoire de l'Europe Centrale dans les relations internationales de l'entre-deux-guerres* », *Balkanologie* [En ligne], Vol. IX, n° 1-2 | 2005, mis en ligne le 14 janvier 2010, consulté le 17 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/balkanologie/1990> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/balkanologie.1990>

Ce document a été généré automatiquement le 17 décembre 2020.

© Tous droits réservés

Traian (Sandu), *Illusions de la Puissance, Puissance de l'illusion. Historiographies et histoire de l'Europe Centrale dans les relations internationales de l'entre-deux-guerres*

Paris : L'Harmattan (« Cahiers de la nouvelle Europe »), 2005, 300 p.

Joseph Krulic

RÉFÉRENCE

Traian (Sandu), *Illusions de la Puissance, Puissance de l'illusion. Historiographies et histoire de l'Europe Centrale dans les relations internationales de l'entre-deux-guerres*, Paris : L'Harmattan (« Cahiers de la nouvelle Europe »), 2005, 300 p.

- 1 Ce recueil d'articles constitue une contribution de grande valeur à l'étude des relations internationales dans l'entre-deux-guerres dans une vaste région comprise entre la Finlande et l'Albanie, appelée « Europe médiane » sous l'inspiration d'Antoine Marès, spécialiste bien connu de la Tchécoslovaquie et des pays tchèques qui conclue ce recueil, publié dans la collection qu'il dirige. Certes, le recoupement avec les pays balkaniques n'est que partiel. Quatre articles sur 19 sont consacrés à des sujets balkaniques (la Roumanie et l'Albanie) et l'on peut admettre que l'introduction de Traian Sandu, coordonnateur l'ouvrage, porte largement sur le problème de la Petite Entente et de la politique étrangère française envers « l'Europe centrale », dont la Roumanie ou la Yougoslavie semblent faire partie à s'en tenir à cet ouvrage. L'évacuation du concept de « Balkans » au profit d'une « Europe centrale » ou d'une « Europe médiane » largement entendue ici de l'Albanie à la Finlande, constitue d'ailleurs la première thèse implicite de cet ouvrage collectif.

- 2 Le livre recoupe deux genres historiques bien connus, l'étude des relations internationales et l'étude critique des historiographies nationales. La première – dans le sillage de l'œuvre de Pierre Renouvin et de Jean-Baptiste Duroselle dont l'ouvrage, *la décadence* (1932-1939, Imprimerie nationale, Paris, 1979), est constamment cité – est ici illustrée par une relecture des années 1920, alors que les recherches françaises privilégient les années 1930, et par une mise en valeur des acteurs de la région, dont la Roumanie et la Hongrie, comme acteurs autonomes dans le grand jeu continental. Ces acteurs, perçus comme « secondaires », se sont efforcés de jouer leur rôle propre et l'histoire de leurs relations réciproques ou avec des acteurs plus considérables comme la France, l'Allemagne ou d'autres, se révèle bien plus nuancée qu'on le dit d'ordinaire. Catherine Horel montre ainsi dans son article sur « une brève idylle dans les relations franco-hongroises au début des années trente » que certains dirigeants ont esquissé un comportement francophile et une politique de rapprochement avec la France.
- 3 De même, s'il est convenu de s'intéresser au système d'alliances françaises dans cette zone comprise entre la Pologne, la Roumanie et le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, Traian Sandu montre dans son introduction, comme le fait également Isabelle Davion dans son article « La France entre Prague et Varsovie de 1919 à 1939 : du triangle stratégique au triangle des solitudes », que la Pologne et la Tchécoslovaquie se détestent, que les alliances franco-polonaises et la Petite Entente constituent des voies parallèles mal coordonnées, tandis que la Pologne et la Roumanie s'ignorent ou, plus précisément, que la politique française en Europe centrale et dans les Balkans n'est pas efficacement coordonnée. Certes, il faut éviter, comme le dit Traian Sandu, une lecture téléologique de cette histoire : la crise de Munich jette une lueur rétrospective tragique sur toutes ces alliances croisées et lire l'histoire des années 1920 à la lumière de la fin des années 1930 risque de fausser le regard de l'historien.
- 4 Du point de vue de la « balkanologie », un des principaux apports de l'ouvrage porte sur la situation albanaise. Dans l'article « La France et l'Albanie entre les deux guerres (1914-1940) », Stefan Popescu montre la densité des initiatives, militaires, politiques et culturelles de la France en Albanie pendant cette période. Il a étudié les archives du Quai d'Orsay, les archives diplomatiques italiennes et les études antérieures (il cite, entre autres, l'article d'Etienne Augris « Korçë dans la grande guerre. Le Sud-est albanais sous administration française 1914-1918 », publié dans le n°4 de *Balkanologie*). L'influence française, notamment du point de vue linguistique, trouve ses origines directes dans l'établissement d'un réseau scolaire à cette époque.
- 5 Plusieurs articles sont d'une remarquable densité, à commencer par l'article sur l'historiographie finlandaise des deux moments problématiques de son histoire, à savoir la guerre de 1918-1920, inséparablement guerre d'indépendance et guerre civile entre « blancs » et « rouges », et la guerre d'hiver de 1939-1940 contre l'URSS de Staline. Ces deux périodes, qui mettent en cause à la fois les relations avec l'URSS et le sort du système politique du pays, sont stimulantes pour les « balkanologues » qui trouveront aisément des crises comparables dans leur champ de recherches.
- 6 Les analystes attachés à l'historiographie pourront également trouver leur profit dans les articles de Francesco Guida, professeur à Rome, sur « Historiographie italienne récente sur l'Europe centre-orientale d'une guerre mondiale à l'autre » et celui de Traian Sandu « Le renouvellement de l'histoire politique roumaine de l'entre-deux-guerres ». Les historiens italiens se sont surtout consacrés à la Hongrie, à l'exception d'Alberto Basciani, Giulio Caroli et Francesco Guida lui-même, spécialistes de la

Roumanie. Dans le cas roumain, comme dans tous les pays communistes, l'histoire de l'entre-deux-guerres fut d'abord soumise à la vulgate marxiste-léniniste qui faisait des rapports de force socio-économiques internes la principale cause de la politique extérieure et intérieure. La nécessité de légitimer le régime de Ceaușescu, qui prétendait prendre ses distances diplomatiques avec l'URSS, a conduit l'historiographie communiste à trouver quelques qualités aux hommes politiques roumains, à commencer par Nicolae Titulescu, ministre des Affaires Étrangères entre 1932 et 1936, à la fois artisan de la « Petite Entente » et d'une politique de rapprochement avec l'URSS. Ce courant « national-communiste » a, certes, souvent été analysé mais Traian Sandu note que, du fait de la continuité du personnel universitaire, ses principaux représentants, comme les historiennes Eliza Campus et Viorica Moisuc qui ont écrit sur l'histoire de la « Petite Entente » et de la Bessarabie, continuent de donner le ton alors même que l'historiographie communiste avait repris la thématique d'historiens et de juristes roumains d'avant 1939¹. Ce remarquable exemple de continuité d'une tradition idéologique et intellectuelle dans un pays donné peut stimuler la réflexion des comparatistes et des spécialistes des nationalismes. L'autre grand problème de l'historiographie roumaine est celui de l'étude du « fascisme » ou des phénomènes d'extrême-droite dans la Roumanie des années 1932-1945. Les historiens communistes de l'époque Ceaușescu ont eu tendance à analyser « la légion de l'archange Gabriel », matrice de plusieurs mouvements d'extrême-droite comme une « officine » des pays fascistes comme l'Allemagne et l'Italie. Politiquement, cette thèse « historique » était nécessaire si l'on entendait présenter le Parti communiste, même clandestin et minuscule, comme seul représentant des masses populaires. Cette thèse se heurte notamment au succès électoral non négligeable des organisations liées à cette « légion » (15,7 % des voix aux élections de 1937).

- 7 Dans l'après-communisme, cette dénégation du caractère fasciste se heurte à deux obstacles : d'une part, les historiens, post-communistes mais issus d'une tradition communiste, tendent à fondre ce mouvement dans la droite roumaine dans son ensemble et, d'autre part, une certaine renaissance de l'idéologie nationaliste tend à banaliser, selon Traian Sandu, l'aspect « fasciste » des phénomènes des années 1930. On pourrait, cependant, faire remarquer que la réticence à admettre le fascisme comme phénomène endogène n'est pas spécifiquement roumaine : les historiens français ont, pour la majorité et les plus éminents d'entre eux, à tort ou à raison, refusé de considérer que le fascisme pouvait être un phénomène réellement enraciné en France dans les années 1930 pour des motifs, en apparence, très différents (force de tradition républicaine française entre autres) et seuls des historiens extérieurs à la France, spécialistes de l'histoire des idées (par exemple, Zeev Sternhell, Israélien), ont soutenu que le fascisme était né en France ; tandis que d'autres, également extérieurs à la France mais aussi spécialistes du fascisme, sont plus circonspects². Dans le cas roumain, l'équivalent de l'oeuvre de Sternhell est représenté par l'ouvrage de Zigu Ornea³, où apparaissent les futures célébrités comme Cioran et Eliade et d'obscurs auteurs oubliés. Les thématiques roumaines y sont reliées aux grandes thématiques du fascisme européen. Mais comme le note Traian Sandu, si l'étude des idées politiques des élites restreintes pouvait peut-être résumer le débat à l'époque du suffrage censitaire, après 1918, le suffrage universel et l'urbanisation a élargi le public, de sorte que l'approche fondée sur les textes programmatiques et les pétitions idéologiques s'avère plus aléatoire pour cerner la réalité d'un éventuel fascisme. On rejoint les objections qui ont été faites à Sternhell : celui-ci déduisait de l'histoire des idées politiques en France vers

1907-1910 que le fascisme était né en France. Mais, politiquement, le fascisme, en utilisant un héritage idéologique varié, notamment français, s'est d'abord affirmé en Italie. Dans le cas roumain, Codreanu, leader de la légion déclarait dès 1936 qu'il avait besoin des ouvriers plus que des paysans, ce qui contredisait certains aspects agrariens de son idéologie. Mais cette coexistence entre « modernisme » agressif et archaïsme, comme une certaine sociologie des militants (étudiants, fonctionnaires et classes moyennes), caractérisait également le fascisme italien. Cela plaide pour l'existence d'un fascisme roumain endogène mais dont les traits structurels sont largement similaires à celui d'autres mouvements en Europe. Si la sociologie des électeurs d'extrême droite est encore trop peu étudiée par les historiens roumains, on voit ainsi que les débats sur les historiographies roumaines sont, en réalité, assez peu « balkaniques » au sens péjoratif, mais rejoignent nos débats « français » et « européens » au sens le plus occidental du mot.

NOTES

1. Voir, par exemple, l'ouvrage de **șofronie (Gheorghe)**, *La position internationale de la Roumanie. Etude juridique et diplomatique de ses engagements internationaux*, Bucarest, 1938.
2. Parmi les ouvrages récents les plus intéressants, non mentionnés par Traian Sandu, **Paxton (Robert)**, *Le fascisme en action*, Paris : Le Seuil, 2004 ; **Gentile (Emilio)**, *Ou 'est que le fascisme, histoire et interprétation*, Paris : Gallimard (Folio), 2004 ; **Mosse (George)** *La révolution fasciste, Vers une théorie générale du fascisme*, Paris : Le Seuil, 2003.
3. **Ornea (Zigu)**, *Anii treizeci, Extrema dreaptă românească* (Les années 1930, l'extrême droite roumaine), Bucarest : Fundației Culturale Române, 1995.